

L'HISTOIRE DE NOYON RACONTEE PAR LE NOM DE SES RUES

PLACE DE L'HOTEL DE VILLE (troisième suite)

Si les déferlements de l'histoire ont eu un effet déterminant sur l'urbanisation de la ville de Noyon, les édiles intervinrent également et spontanément dans la rénovation de la ville, dans son adaptation aux conditions nouvelles de la vie citadine. Nous en sommes les témoins depuis quelques années. Le centre de la cité est en complète révolution, sa physionomie change, des images du passé disparaissent, les habitudes sont bouleversées... Les archéologues se hâtent d'interroger les entrailles de l'ancienne cité pour y découvrir des informations sur une histoire demeurée inconnue jusqu'ici.

Que va devenir la Place de l'Hôtel de ville que nous étudions depuis quelques mois ? En attendant de le savoir, jetons un coup d'œil sur les immeubles qui la bordent. Leur numérotation part du coin de la rue des Merciers et va dans le sens des aiguilles d'une montre. Les cinq maisons en retour de l'Hôtel de ville qui fermaient la place étaient numérotées de 1 à 5 ; après leur suppression définitive, les maisons qui bordaient la petite rue Saint-Martin se trouvèrent à leur tour sur la place et reçurent les numéros 1, 2 et 3. L'Hôtel de ville a perdu le numéro 6 qui le désignait autrefois. Les trois immeubles qui le continuaient portaient les

numéros 7, 8 et 9. De l'autre côté, les maisons qui sont situées entre la rue des Boucheries et de Longpont n'ont pas changé leur classement de 10 à 18 à l'exception du 12 et du 19 qui semblent ne plus être attribués.

Enfin, de la Place Cordouen à la rue des Merciers, les maisons sont numérotées de 20 à 31. Notre petit tour historique dans le sens de cette numérotation nous permettra de relever seulement quelques particularités, tant la matière est abondante.

Sur le **côté Nord de la place**, à l'emplacement même de la Pâtisserie Berthelot au début de notre siècle, M. Roux gérait une pâtisserie célèbre aussi pour ses spécialités et dont l'enseigne était un beau programme publicitaire : « À la renommée du gâteau noyonnais ». À la suite de cette boutique, l'entreprise de transport Ducloux occupait les bâtiments situés de part et d'autre du grand portail toujours existant. Les remises et les écuries entourent encore la cour, ces locaux ayant été tous épargnés par les obus de 1918 ainsi que les deux maisons de la place qui se trouvaient devant, alors que tout le voisinage fut anéanti.

Le **côté de l'Hôtel de ville** était entièrement construit de maisons qui entouraient le monument municipal. À sa gauche, se trouvaient deux propriétés dont l'accès donnait Place Saint-Médard. Ce terrain devenu libre fut racheté par la municipalité dans le but d'y édifier un prolongement à l'Hôtel de ville. Ce projet abandonné, on en fit un square

qui continua sur l'emplacement des anciens locaux municipaux formés en quadrilatère autour d'une cour entre la place et la rue Sainte-Godeberte : c'est le Square Lieutenant Ducloux.

À la droite de l'Hôtel de ville, trois hostelleries recevaient les voyageurs d'autrefois. Attenant à la mairie, l'hôtel Saint-Jean était construit en U autour d'une petite cour. On y pénétrait par un portail monumental de style 18^e siècle dont les piles étaient couronnées par des pots à feu.

Devenu demeure particulière, l'hôtel servit de « Officiers-Kasino » aux officiers allemands de 1914 à 1917, ainsi que l'inscription sur le fronton du portail en a été conservée par la photographie. Il fut détruit en 1918 et remplacé par le bâtiment des Services municipaux, leurs dispositions d'entrée étant sensiblement identiques.

En deuxième position, l'hostellerie de la Grosse Tête existait au moins depuis le 14^e siècle, les statuts des métiers de 1398 fixant entre le beffroi et la Grosse Tête l'emplacement des marchands de toiles et de tissus. Au 17^e siècle, elle fut affectée à la Poste, le sieur Mannier en ayant fait acquisition. Il est difficile de connaître le sort de la vieille bâtisse qui fut remplacée par une élégante demeure au 18^e siècle. Avant 1914, elle portait sur sa façade, au-dessus des fenêtres de l'étage « Pianos - Orgues » plus bas « Musique » et sous le culot du balcon « Vve Poiret ». Ce bel immeuble défia les bombardements et resta seul debout au milieu d'un champ de ruines. Sa toiture ayant été remaniée, des fenêtres ayant été percées à chacun de ses côtés, elle abrite actuellement le Syndicat d'initiatives, Office du tourisme.

Enfin ce côté de la place se terminait par l'Hôtel de l'Ange qui avait donné son nom à la rue dont il formait le coin. Ornement pittoresque de la place, il était un témoin des maisons à colombages, en encorbellement le long de la rue de l'Ange – une ruelle à vrai dire. Ce fut une hostellerie importante dans les temps anciens, ses locaux longeant la rue de l'Ange et continuant dans la rue du Coq-en-Pot. Au début du siècle, elle n'était plus qu'un modeste café-restaurant, bas de plafond, tenu par M. Victor Geule qui avait parmi sa clientèle M. Mortdesoif, ancêtre de la famille Le-grand.

C'est dans ce café que les Allemands avaient établi le **Bureau de change** à l'usage de leurs troupes et de la population française. C'est là que celle-ci sous peine de sanctions, devait aller déposer les espèces d'or et d'argent, les marks aussi bien que les billets de banque français ; en échange, elle recevait des « bons de ville ». Détruit en 1918, le café ne fut pas reconstruit : son emplacement servit à l'élargissement de la rue de Belfort.

Du côté sud, entre les rues des Boucheries et du Longpont, les maisons étaient identifiées par des enseignes qu'on ne peut se retenir d'évoquer après A. Ponthieux : Les rouges cappiaux - La Pomme de pin et le Griffon - La Cloche - L'homme sauvage - Notre Dame - L'Épousée - Le Miroir - Le Dauphin - Le Dragon vert. Au fil des siècles, leurs occupants y exercèrent à peu près les mêmes métiers que nos concitoyens : boulanger, cordonnier, procureur, chaussetier, coutelier, notaire royal, apothicaire, épicier, orfèvre, pâtissier, mais surtout chirurgiens pendant deux siècles à l'Homme sauvage. Dans son ensemble, ce côté de la place n'a pas trop souffert des obus de 1918 et on peut dire que, les deux maisons qui avaient été plus ou moins écrasées ayant été reconstituées, il présente la même physionomie qu'au 19^e siècle. Le profil des toitures inégales, « pentues » et pointues, sur un ciel bleu d'été est une agréable image qui constitue un des charmes de la place. C'est dans une de ces maisons que se succédèrent des entrepreneurs de peinture-vitrierie, qui fournirent aussi des couronnes mortuaires : Catrain, Bultot, Antoine Henriquet à partir de 1887, son fils Maurice, et enfin Pierre, le fils de Maurice, futur beau-père du Docteur J. Lefranc. Antoine Henriquet fut un actif Capitaine des Pompiers de Noyon au début de ce siècle : nous en reparlerons.

Dans une des maisons suivantes, depuis longtemps les apothicaires exerçaient leur art, devenant pharmaciens. Déjà au temps de la Place Républicaine, il s'appelait Crépin, René. Plus près de nous, se succédèrent les pharmaciens Vasseur – Alfred Hallot qui mourut en 1899 – Voisin... et, de nos jours, M. Pierre Cardon, à qui a succédé M. Thierry Paté-Cardon. Il y eut aussi un bazar des Nouvelles Galeries, des éditeurs, des libraires, un agent de la Cie d'assurances l'Union, un café-tabac, une épicerie...

L'autre côté de la place qui fait face à l'Hôtel de Ville connut une histoire identique, ses maisons aussi, aux enseignes originales, étaient le lieu d'un commerce varié et intense. Les plus anciennes avaient été construites sur les antiques fossés de la fortification gallo-romaine, ce qui explique le tracé arrondi de cette partie de la place. Malheureusement les combats de 1918 avaient provoqué la destruction complète de tout ce secteur de la ville : il fallut tout reconstruire et repartir à zéro ! Mais la vie, plus forte, a repris son cours...

J. Goumar

(à suivre...)